

Laura El Makki

Les Sœurs Brontë

La force d'exister

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2017
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-2438-0

« Les liens qui nous attachent à la vie
sont plus forts que vous ne l'imaginez. »
Agnes Grey, Anne Brontë

Pour en finir avec le malheur

Hell of a woman. Chacune des sœurs Brontë le fut à sa manière : une sacrée femme. L'enfer qui semble tant définir leur vie et sceller leur identité, elles l'ont devancé et grimacé. Je suis convaincue qu'elles souriaient, les sœurs Brontë, qu'elles aimaient la vie. Il est bien inutile de les imaginer heureuses, mais il est fondamental de croire qu'elles ont pu connaître la joie, telle que Spinoza l'envisageait : celle, sublime et rare, qui découle de la capacité de chacun à « persévérer dans son être¹ », jour après jour. La joie, c'est la joie de faire, « la puissance d'agir² » qui donne sens à l'existence. C'est celle, aussi, qui éloigne le cœur des tristesses du monde. Bien sûr, il y aura toujours des chagrins. Charlotte, Emily et Anne en ont eu des grands, des graves, des éternels, sans jamais néanmoins leur accorder de complaisance. Là se trouve leur énergie inédite et insoupçonnée.

Le temps fait des ravages. Il a effacé toute trace de cette joie dans leur vie. Il a noirci les rares images laissées d'elles, aussi : tout juste femmes, elles sont devenues fantômes. Pis : fantômes. Maigres et pâles, elles sont ces tristes demoiselles qui s'habillaient en noir et vivaient une existence « petite et comprimée³ » ; ces filles réputées vieilles qui n'ont jamais pu éprouver ou aimer le plaisir de la chair ; ces âmes sauvages aussi, inadaptées aux autres, voire ces brutes⁴ qui effrayaient le voisinage et persécutaient les animaux. Dans les esprits crédules et les biographies affamées de vérités absolues, la légende de leur austérité rayonne et s'érige depuis des années comme la conséquence évidente d'un malheur originel.

Celui-ci surgit dès leur naissance : les *pauvres* sœurs étaient effectivement pauvres, nées dans une famille où l'argent manquait. Mais elles avaient ce que d'autres n'ont jamais connu : l'affection de leurs parents. On comptait peut-être les sous mais on s'aimait, chez les Brontë. De cette époque somme toute heureuse, elles n'ont que peu de souvenirs. Leur mère, Maria, meurt quelques mois après la naissance d'Anne, laissant derrière elle six enfants et un mari déboussolé. Si le père est robuste, deux de ses aînées, Maria et Elizabeth, ne dépassent pas leur première décennie. La maladie – cette inévitable tuberculose surtout, qui a fauché une partie

de la jeunesse du siècle – fut la vraie menace de leur vie, car elle les a peu à peu ôtés les uns aux autres. Au cœur de ces deuils successifs, pourtant, la vie demeurait. Elle résistait.

L'admirable, le voici. Il n'y a jamais eu d'acceptation du malheur chez les Brontë, mais une vitalité à la limite de l'étrange. Je me souviens l'avoir ressentie, cette vitalité, à la lecture des *Hauts de Hurlevent*, le premier livre du clan que j'ai ouvert à l'adolescence. L'obscurité de l'intrigue, le vent glacial des phrases, les personnages à la lisière de la folie et ce pouvoir souterrain de la nature prête à pulvériser le monde : un tel livre existait, capable de me révéler la force véritable. Cette impression s'est propagée à mesure que je découvrais la courte et belle œuvre d'Emily Brontë, puis celle de ses sœurs. Dans leurs romans et poèmes, dans leurs récits de jeunesse et plusieurs de leurs lettres résidait la même ardeur de vivre. À chaque livre ouvert, à chaque page tournée, « une rafale de vent⁵ ». Qui étaient-elles ces femmes que je supposais fortes et qui me rendaient forte ? Les conjectures sur leur quotidien monacal, leur strict régime alimentaire et surtout le gouffre boueux que semblait préfigurer Haworth, leur ville de cœur, empêchaient toute réflexion. J'ai préparé mon bagage.

Mes prédécesseurs m'avaient mise en garde, ce serait lugubre et terrifiant. Le choix du calen-

drier aggravait mon cas. Je partais au cœur de l'hiver : j'allais avoir froid, le ciel serait gris et les cadavres sortiraient de leur tombe. J'ai toujours eu peur des fantômes, jamais des caprices du ciel. À mon arrivée, les nuages étaient percés de lumière. Monochromatique, Haworth sortait du brouillard. Le gris moite des pavés avait grignoté les murs et les toits. La maison des sœurs Brontë, perchée derrière l'église, n'échappait pas à la contagion. Terne sans être maussade : le Yorkshire tenait ses promesses. J'allais peut-être comprendre ce qui avait fait de ces trois femmes des monstres de vision ; comment Charlotte, Emily et Anne avaient acquis ce « troisième œil » si propre aux artistes, dont parle Gilles Deleuze : « Celui qui permet de voir la vie par-delà tous les faux-semblants, les passions et les morts⁶. » Contempler ce qu'elles avaient contemplé. Devenir familière de leur regard.

Les alentours du presbytère, qui fut leur principal foyer, sont peu surprenants : des kilomètres de landes, parsemées de quelques maisons avec, de temps à autre, la présence de fils électriques ou de bâtiments d'usines, nouveaux éléments du décor moderne. Dans la maison, en revanche, le paysage apparaît tout autre. Derrière chaque fenêtre, le cimetière d'abord, l'horizon ensuite. Ne pas chercher plus loin : elles avaient vécu, pensé, rêvé et écrit au seuil de la mort. Je les imaginais se rendre tous les

dimanches à l'office célébré par leur pasteur de père dans l'église d'en face, et marcher entre les tombes, se tenant le bras ou la main – elles aimaient se tenir la main. Et puis revenir, traverser de nouveau les allées sépulcrales pour rentrer chez elles, s'asseoir à la table du salon, lire et écrire jusqu'au soir. C'est là, probablement, à travers les mots, qu'est née cette fameuse joie, celle dite « active⁷ », qui ôte à l'individu le souci du dehors et du temps. Jamais, pourtant, ces sœurs ne se sont coupées du réel pour se cloîtrer dans la fiction – bien qu'elles aient pu être tentées de le faire. Cet élan vers les lettres était un moyen de supporter le monde, pas de s'en extraire. Chérir cette joie, la rendre éternelle : voilà quelle allait être, néanmoins, leur raison de vivre.

À l'époque, si rien dans la législation anglaise n'interdit à une femme d'être publiée, la littérature est une affaire d'hommes. Question de crédibilité et de physiologie. Fragiles et vulnérables, réduites aux rôles d'épouse et de mère, les femmes subissent les hypothèses victoriennes les plus hasardeuses. Elles ne sont pas faites pour la fiction – tout juste pour les romans d'amour –, et ne peuvent accueillir le pouvoir des mots sous peine de périr, moralement et physiquement, sous leur poids. Certaines, comme Jane Austen ou Mary Shelley, ont bien avant tenté l'aventure et décroché des miettes de gloire. D'autres ne prennent pas ce risque. Mary Ann Evans s'ap-

pelle, encore aujourd'hui, George Eliot. Les sœurs Brontë auront la même hésitation avant d'ôter le masque et d'annihiler les théories du genre.

Il y en a eu des voix sévères pour les décourager, pour leur dire qu'il ne servait à rien de rêver. Que jamais une femme ne pourrait prétendre à la reconnaissance littéraire. Robert Southey, poète émérite de cette première moitié du XIX^e siècle, tout enflé d'une vanité dont il n'eut jamais honte, a failli détruire cette ambition. La jeune Charlotte, qui lisait ses vers avec passion, lui avait écrit. Elle voulait savoir si elle avait du talent, si elle avait raison d'y croire. Southey la renvoya poliment à ses fourneaux. Il est amusant d'observer aujourd'hui l'embarrassant anonymat du donneur de leçons qui pensait que « Brontë » était un nom fictif, une sorte de coquetterie. Il est mort sans mesurer son erreur, en 1843, quelques années avant que les œuvres des sœurs ne rencontrent le succès.

Si l'Histoire regorge de fratries d'artistes, les exemples de fratries d'écrivains sont rarissimes, inexistantes si l'on cherche du côté des femmes – il faudrait dire « sorories », d'ailleurs, mais le mot n'est pas très heureux. Celle des Brontë est mystérieuse, car elle s'est forgée loin de l'agitation intellectuelle de la capitale anglaise, à la lumière de la bougie. Précoce et surdouée, elle s'est bâtie dans le sillage d'un père à la sensibilité peu commune et animé par

les belles-lettres – très loin du monstre de rigueur qu'a choisi de décrire Elizabeth Gaskell, première biographe attitrée de Charlotte⁸, première faiseuse de mythes. Elle s'est faite dans l'entraide, aussi. Cette fratrie a d'abord été fraternelle – c'est là toute sa beauté – avant que la mort ne s'en mêle. Chacune des sœurs (ainsi que leur frère, Branwell, compagnon de graphie croulant sous les espoirs déçus) lisait aux autres ce qu'elle écrivait ; chacune écrivait avec l'autre pour mieux apprendre – et mieux devenir, au fond, celle qu'elle était déjà. Il est dès lors difficile d'évoquer l'une sans les autres. Juliet Barker, qui a renversé avec courage, il y a plus de vingt ans, le regard porté sur le clan Brontë dans sa gigantesque biographie encore inédite en français⁹, a parfaitement résumé ce problème : séparer ces sœurs, c'est comme arracher une jambe à un corps, créer une inévitable « distorsion des faits¹⁰ ».

Inséparable, cette fratrie semble l'avoir été par nécessité, pour se protéger des coups du sort, mais aussi par envie, pour explorer les possibles. Les sœurs ont noué des alliances fructueuses. Pour écrire, elles ont d'abord fait équipe – Emily et Anne d'un côté, Charlotte et Branwell de l'autre –, avant de naviguer seules. En secret, elles ébauchaient leurs préférences. Charlotte admirait le talent d'Emily mais négligeait celui d'Anne, n'hésitant pas à le lui dire et allant jusqu'à désapprouver, après la mort de celle-ci,

certains de ses écrits. L'entente cachait parfois des failles – les sœurs Brontë ont eu leurs disputes – qui révélaient les différents caractères. Charlotte, insatisfaite et ambitieuse, rêvait d'être publiée tandis qu'Emily, plus indifférente aux autres que timide, fuyait toute reconnaissance publique. Qu'en est-il d'Anne ? Elle est l'oubliée du trio, engoncée dans son costume de fille discrète et pieuse, tout juste habile à tenir une plume. Pendant des décennies, la critique n'a cessé de rabaisser son œuvre, de moquer ce qu'elle avait à dire. « Personne ne peut nier qu'Anne est, de toutes les sœurs Brontë, celle qui a le moins de talent¹¹ [...] » « L'esprit d'Anne Brontë, bien qu'au-dessus de la moyenne, n'était pas un esprit génialement puissant, sa vision était étroite¹². » Même physiquement, la postérité n'a rien voulu retenir d'elle : Charlotte (qui attire toute l'attention) était petite et myope, Emily (dont le mystère continue de fasciner), grande et fine. Anne n'a pas de taille, à peine une couleur de cheveux. Elle est dans l'ombre. Elle est une ombre.

Si ce livre a une raison d'être, c'est de la hisser dans un rai de lumière, là où ses sœurs – et Branwell, dans une certaine mesure – se trouvent déjà. Dernière de la fratrie, elle fut pourtant celle qui en assurait l'harmonie, celle aussi qui s'est le plus risquée dans l'écriture en y modelant une féminité nouvelle, loin des clichés romantiques. Il me

semble juste et nécessaire de lui accorder enfin notre attention mais aussi de poser un regard neuf sur son entourage : de contempler ces jeunes filles non pas comme de faibles créatures qui sont mortes avant leur trentaine, mais comme des âmes fortes qui ont vécu trente ans – Charlotte, quelques années de plus. D’écouter la musique de leurs mots, d’imaginer que derrière cette vie « biseauté d’ombres¹³ », elles ont su trouver « un brillant ciel immaculé¹⁴ » et avancer « l’âme sans tache¹⁵ ». De remonter, enfin, le fil de leur vie pour comprendre comment, avec le peu de perspectives sociales qui leur étaient données, elles ont pu se libérer de l’inévitable malheur et gagner leur liberté.

Ceci n’est pas un livre féministe : c’est un livre féminin. Il veut dire toute la puissance de trois femmes qui ont décidé d’agir au lieu d’attendre ; qui ont vécu sans faire de bruit tout en réussissant l’exploit de se préparer à l’admirable¹⁶.

Dans la nuit

« [...] pouvait-elle dormir ?
Oublier l'existence dans un rêve [...] ¹. »
Charlotte Brontë

Tout a changé, sauf elle. Il y a bien eu la ronde des saisons, les murs recouverts de papier peint tout neuf et les fenêtres ornées de rideaux. Des cœurs qui ont aimé et des yeux qui se sont fermés. Elle est toujours là, intacte, « menue et chétive, luttant pour maintenir son être² ». Sa fragilité est sa force. Si elle vacille, ce n'est pas qu'elle hésite. Elle a une intention dans ce monde. Il suffit de la regarder s'étirer vers le plafond, se tordre pour grandir et conquérir un peu du vide nocturne de la pièce qui désormais clignote. Ce clair-obscur qui danse ressemble à un cœur qui bat. La flamme qui éclaire

Charlotte, cette nuit de juin 1849 dans le salon de sa maison de Haworth, lui intime aussi de continuer à vivre – de rester verticale.

Anne est morte avec le sourire il y a quelques semaines. Elle était heureuse car elle avait pu revoir la mer. Charlotte, d'abord réticente, l'avait accompagnée à Scarborough et elles ne s'étaient pas quittées. Elles avaient retrouvé cette ancienne complicité que le temps avait fini par gâter. La distance, les regrets et les blessures, tout s'était envolé. Elles avaient respiré les embruns et s'étaient remplies chacune l'une de l'autre. Anne avait dit à Charlotte d'être courageuse et le lui avait répété pour qu'elle s'en souvienne : « *Take courage, Charlotte, take courage*³. » La mort ne lui faisait pas peur, elle voulait juste regarder les vagues et faire un peu de bien en ce monde. C'est le souhait qu'elle formule dans sa dernière lettre adressée à l'amie de toujours, Ellen Nussey, autre compagne de cet ultime voyage. Cette lettre est une œuvre d'art qu'on peut consulter à la bibliothèque du musée des Brontë. Manquant de papier, Anne l'a écrite sur la longueur et la largeur, croisant ses phrases en une sorte de quadrillage infernal. Au milieu de ce labyrinthe, on trouve ces mots : « J'aspire à faire un peu de bien en ce monde avant de le quitter. J'ai en tête de nombreux projets que je souhaiterais mettre en œuvre ultérieurement – humbles et limités, certes – mais je n'aimerais pas